

Écris-tu, là?

Yvon Rivard

Volume 33, Number 6 (198), December 1991

Le travail de la création

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (1991). Écris-tu, là? *Liberté*, 33(6), 6–18.

YVON RIVARD

ÉCRIS-TU, LÀ?

En raccrochant, j'ai frappé la table avec mon poing et je me suis mis à pleurer. J'avais l'impression que ce n'était pas moi qui pleurais mais quelqu'un que je connaissais à peine et qui se serait trouvé chez moi par hasard au moment où une nouvelle l'avait bouleversé. Je voyais qu'il était mal à l'aise, qu'il aurait préféré être seul, mais je ne pouvais m'empêcher de le regarder comme si j'avais voulu m'approprier ses larmes pour partager sa douleur. Au bout de quelques instants, je me suis levé et je suis parti. Selon ma mère, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter: il s'agissait d'examens de routine et il sortirait probablement dans trois ou quatre jours. Je ne sais pas si elle le croyait vraiment, mais moi je savais qu'il ne sortirait plus, je savais que mon père était déjà mort.

Depuis plus de vingt ans, deux heures de route me séparent de mes parents et de la petite ville où j'ai grandi. Deux heures, à peine un voyage, presque une éternité. Quand j'avais une vieille voiture, je pouvais toujours me dire que je n'allais pas les voir plus souvent de peur de tomber en panne à l'aller ou au retour. Au retour surtout. Peur de ne pouvoir revenir chez moi, peur de rester pris dans la grisaille d'un lundi matin à attendre au bord de la rue principale l'autobus du collège, peur de ne pouvoir m'arracher à la poignée de main de mon père, à l'étreinte de ma mère. Pourquoi cette peur, cette tristesse que provoquent immanquablement les souvenirs de collègue ou les

retours à la maison familiale? N'ai-je pas été un étudiant et un enfant comblé? Pourquoi suis-je incapable de donner un peu de temps à ceux qui m'ont donné la vie? Quand je me pose cette question, une voix répond: «Ceci explique cela, tu leur reproches de t'avoir donné la vie.» Si je proteste, si j'invoque ces pages dans lesquelles j'ai exprimé l'admiration et la gratitude que je voue à mes parents, la voix se fait encore plus tranchante: «Oui, les enfants qui regrettent d'être nés écrivent souvent de bien belles pages pour immortaliser leurs parents.» De même que ceux qui ont un souffle au cœur ne doivent pas, paraît-il, s'en inquiéter outre mesure, je ne devrais pas trop écouter ce persiflage qui accompagne chacune de mes incursions dans les sentiments. Après tout, qu'est-ce que la santé, qu'est-ce que la sincérité? Un cœur pur de toute lésion, si minime soit-elle, est-ce que cela existe? Ceci dit, je n'ai pas encore trouvé le moyen de congédier cette voix qui insinue que je ne peux aimer que ceux et celles qui me quittent, que je les quitte pour mieux les aimer.

Je roulais depuis une quinzaine de minutes. Bientôt, ce serait l'épreuve. Que faire contre ces champs, ce fleuve et ces montagnes qui se jettent sur moi au sortir de Montréal comme la pauvreté sur le pauvre monde, qui attendent de moi que je les délivre de l'ennui ou de je ne sais trop quoi? D'habitude, je mets une cassette de Bach ou de Mozart, j'implore Homère ou Virgile, et j'attends d'être ailleurs. Or, ce matin-là, la route qui me reliait à mon enfance était vaste, lumineuse. Les mêmes champs, le même fleuve, les mêmes montagnes à qui j'avais reproché pendant des années de ne pas être autre chose, de n'avoir rien à dire, de me réduire au silence, voilà qu'ils me racontaient une histoire que ni Homère ni Virgile, ni Bach ni Mozart n'auraient pu inventer. L'histoire de mon père, qui commence dans un petit village de pommes de terre, se déploie en forêt et s'achève sur un lit d'hôpital. Plus de soixante ans à faire du bois, à travailler du matin au soir pour que ses enfants apprennent

l'anglais, voyagent au bout du monde et écrivent des romans illisibles. L'histoire de ma mère: plus de soixante ans à faire des enfants et des adultes, à aimer du matin au soir pour que les uns se souviennent des autres et se rencontrent parfois autour de sa table.

J'ai essayé de meubler ces deux histoires d'images plus précises, de souvenirs plus concrets, mais c'est le contraire qui s'est produit. La neige s'est mise à tomber et je ne voyais plus qu'un écran vide balayé par le mouvement des essuie-glaces: naître-mourir, naître-mourir. Puis toute l'histoire de l'humanité m'est apparue. Une histoire tellement simple qu'on n'ose la raconter, tellement terrifiante qu'on passe sa vie à l'oublier: nous naissons, nous mourons, notre vie est un voyage entre deux nuits dont nous ne savons rien. Et même si nous en savions quelque chose, même si les dieux peuplaient l'avant et l'après ou que nous ayons plusieurs vies comme les chats et les Indiens, cela ne changerait rien au fait que nous sommes lancés malgré nous dans un voyage semé d'embûches, que nous sommes à nous-mêmes la nuit la plus profonde. Vu ainsi, réduit à l'essentiel de son destin, y avait-il quelque chose de plus beau, de plus grand, de plus fragile qu'un être humain? Si tel était le cas, si nous étions tous, qui que nous soyons, confrontés aux mêmes énigmes (qui suis-je? que sais-je? que faire?), si nous étions tous terrassés par le même sphinx (la mort, l'amour, la solitude), pourquoi ne vivions-nous pas autrement? Pourquoi étions-nous incapables de nous aider, de nous aimer les uns les autres? Bien sûr, on pouvait expliquer et justifier toutes les guerres, petites et grandes, entre deux personnes ou deux pays. Bien sûr, il était naïf et dangereux de vivre sans masques, sans armes. Bien sûr, il était illusoire de croire qu'on pouvait abolir ou soulager la souffrance de l'autre. Et pourtant, qui sait ce qui arriverait si au lieu de vouloir justement expliquer, abolir ou soulager la souffrance, ce qui est encore une façon de s'en détourner, de s'en protéger, on acceptait tout simplement de la regarder

der, de la reconnaître et de s'incliner devant elle comme devant un mystère? Car la souffrance était-elle autre chose que l'expression de cette angoisse qui nous envahit lorsque nous prenons conscience de l'étrangeté de toute cette histoire qu'on appelle la vie? Toute souffrance était-elle autre chose, au fond, que la peur d'un enfant qui se réveille seul dans une maison déserte, au milieu de la nuit? Qu'aurais-je pu faire pour cette femme avec qui j'ai vécu et que j'ai quittée parce qu'elle était incapable de supporter même la joie?

Qu'aurais-je pu faire pour mon voisin alcoolique dont la cuisine fait face à la mienne et qui s'y est ouvert les veines pendant que je dormais? J'avais voulu les guérir, les convaincre. J'aurais dû tout simplement me taire et veiller sur eux, ne serait-ce qu'en laissant une lumière allumée dans la cuisine.

Les klaxons des voitures et un bruit sourd venant de l'arrière m'ont ramené sur l'autoroute. Je me suis aperçu alors que je roulais à moins de trente kilomètres heure et que j'avais une crevaison. À en juger par l'état du pneu, cela faisait un bon moment que ça s'était produit. La neige avait cessé, le soleil se promenait entre les nuages et il faisait doux, trop doux pour un jour de février. On dit que la plupart des vieillards craignent de mourir l'hiver, qu'ils attendent au printemps... Cette pensée m'a affolé. J'avais beau me dire que mon père ne se laisserait pas tromper par cette journée, qu'il connaissait toutes les ruses des saisons mieux que quiconque, sait-on jamais? La peur de ne pas arriver à temps, redoublant mon inaptitude aux travaux que l'on dit manuels, a transformé toute l'opération en un véritable cauchemar, d'autant plus que c'était ma première crevaison avec cette voiture.

J'ai trouvé assez rapidement le cric et les outils dissimulés dans la roue de secours dont je n'avais pas remarqué auparavant qu'elle était beaucoup plus petite que les roues normales. L'idée que le pneu s'était dégonflé m'a effleuré l'esprit, mais j'ai lu aussitôt sur le flanc: *Temporary use only*,

usage temporaire seulement. J'étais rassuré, il ne me restait qu'une vingtaine de kilomètres à faire. Desserrer les boulons a été un jeu d'enfants. Puis je me suis sali les mains et les genoux à chercher le point d'ancrage: il n'y en avait pas ou, s'il y en avait un, il était invisible. Je regrettais déjà ma bonne vieille Toyota et son point d'ancrage qui se détachait nettement sous la carrosserie près de chaque roue. J'ai décidé de consulter le manuel du propriétaire Volkswagen. Les changements de roue se trouvaient sous la rubrique «faites-le vous-même». Comme les illustrations ne m'étaient d'aucun secours, j'ai lu sans difficulté tout ce qui ne m'intéressait pas avant de tomber sur cette phrase: «Il y a sous la carrosserie deux points d'ancrage pour le cric, repérés par un triangle embouti.» Tout de suite j'ai été agacé par la première affirmation qui contredisait mon expérience récente sous la carrosserie: il n'y avait pas de point d'ancrage. Et que pouvait bien être un triangle embouti? Pourquoi l'avoir embouti s'il devait servir de repère? Moi qui suis un admirateur inconditionnel du génie allemand, moi qui ai lu et relu Rilke et Heidegger, j'étais furieux. Je me suis couché sous la voiture à la recherche d'un triangle qui n'était après tout qu'un indice, qui n'était même pas le point d'ancrage dont j'avais besoin. Évidemment, je n'en ai pas trouvé un mais une dizaine au moins. Comment distinguer un triangle embouti des multiples bosses qui se trouvent fatalement là-dessous? La plaisanterie avait assez duré. Je me passerais du point d'ancrage, je placerais le cric n'importe où! J'ai empoigné le cric et j'y ai inséré la clé qui servait de manivelle. J'ai tourné dans un sens puis dans l'autre. Rien, le cric refusait de se déployer. Retour au manuel: aucune explication, sauf une double flèche recourbée qui semblait vouloir dire de façon très zen que la gauche et la droite étaient des notions interchangeables. Je me suis allumé une cigarette, j'ai essayé de promener le plus philosophiquement possible mon regard sur les champs et les montagnes tout autour, j'ai refusé de considérer l'absence

de point d'ancrage, le triangle embouti et la double flèche comme des allusions désobligeantes à ma vie personnelle. Puis j'ai pensé à mon père qui la trouverait bien bonne et j'ai soulevé calmement la voiture.

Je suis arrivé à la maison à l'heure du dîner. Ma mère était heureuse et surprise de me voir. Elle ne m'attendait pas puisque je lui avais dit au téléphone, paraît-il, que j'avais un travail urgent à terminer et que j'essaierais d'y aller le plus tôt possible. Ainsi, même ce jour-là, j'avais eu recours à ce bon vieux mensonge. Quel travail urgent à terminer? Ça faisait au moins un an que je n'avais pas écrit une seule ligne! Pour me tirer d'embarras, je lui ai répondu que j'avais réussi à faire repousser l'échéance. Je craignais qu'elle me demande ce que j'écrivais et de devoir m'enliser dans cette fiction d'un texte presque terminé, mais son attention s'était déjà portée sur mon pull et mon pantalon couverts de boue. Je lui ai raconté ma crevaision dans une version très abrégée. Elle a insisté pour laver tout cela et m'a prêté une vieille robe de chambre de mon père. «C'est sa préférée, dit-elle, mais il n'a pas osé l'apporter à l'hôpital. Tu sais comment il est fier.» Je la regardais mettre mes vêtements dans la machine à laver avec ses petits gestes encore vifs, et je l'ai vue telle qu'elle m'était apparue au cimetière, deux ans avant, aussi petite que le trou dans lequel on venait de déposer mon frère. Après que chaque membre de la famille eut jeté une fleur sur l'urne dorée, elle s'est avancée à son tour, sans larmes et sans fleurs, elle a pris une poignée de terre et l'a égrenée au-dessus de la fosse. L'une de mes sœurs s'est approchée d'elle pour lui prendre le bras. Ma mère s'est dégagée d'un geste brusque et s'est essuyé la main sur la poitrine. Elle venait de perdre une bataille, on venait de lui reprendre un fils. Elle continuait de fixer la terre, et pour la première fois de ma vie j'ai pensé: cette femme est ma mère, je suis sorti de ce corps minuscule.

«Si j'avais su, j'aurais fait autre chose», a-t-elle dit en

me servant un bol de soupe. Elle trouvait que j'avais encore maigri, que je fumais et que je travaillais trop. Avant même que je puisse protester, elle m'a pincé la joue affectueusement pour souligner l'évidence de son diagnostic. C'est vrai que j'avais pris un coup de vieux. Je savais très bien, et elle aussi, que ce n'était pas seulement le tabac et le travail qui en étaient responsables. Elle regardait les deux longues rides verticales qui avaient creusé mes joues depuis quelques mois. «Ton père a exactement les mêmes.» J'ai répondu: «C'est normal, non, qu'un fils marche dans les traces de son père. Mon humour ne lui a arraché qu'un faible sourire. Je voyais dans ses yeux poindre cette inquiétude qu'elle savait dissimuler aussi bien que ses larmes: «Es-tu heureux? Qu'est-ce qui ne va pas?» Cette question, elle n'oserait jamais la poser directement de peur d'éloigner davantage cet enfant qui se dérobaît, plus que tous les autres, à sa sollicitude, à ses caresses maladroitement. Que pouvait-elle pour cet enfant qui semblait refuser d'être aimé, pour cet enfant qui lui ressemblait tant? Elle m'a demandé discrètement des nouvelles de ma femme et de ma fille et, discrètement, j'ai refermé la porte: «Très bien, elles vont très bien.» J'aurais voulu lui dire que ma vie était un cauchemar, que je me débattais dans un triangle amoureux, que mon cœur était devenu un marteau avec lequel j'emboutissais les êtres qui m'aiment. Quelque chose m'empêchait de le faire, la même chose sans doute qui m'empêchait depuis toujours de m'abandonner aussi bien à la joie qu'à la souffrance. À quoi cela me servait-il de pleurer chaque fois à la fin du film des frères Taviani, lorsque Pirandello vieillissant revient dans la maison de son enfance pour se confier au fantôme de sa mère? Était-ce cela un écrivain: quelqu'un qui ne peut s'entretenir qu'avec les morts? Était-ce pour cela que ma mère avait toujours voulu que je fasse de la poésie? Elle qui ne connaissait rien à la littérature, qui aurait été bien embêtée de dire la différence entre la poésie et le roman, elle sentait qu'il devait y avoir pour son

fils une autre façon d'écrire, d'écrire sans s'éloigner d'elle, de lui-même, de la vie. Après le dessert, elle m'a avoué que le médecin lui avait dit qu'il serait préférable d'avertir les enfants, que c'était presque la fin, que son cœur n'en avait plus pour longtemps. Pourquoi ne m'avait-elle rien dit au téléphone? «Je ne voulais pas te déranger, tu étais en train d'écrire.»

Mes vêtements étaient secs et je suis parti seul à l'hôpital. Ma mère, qui y avait passé la nuit précédente, se reposerait un peu et viendrait me rejoindre en fin d'après-midi. Chambre 359, la dernière au bout. Comme je n'avais pas mis les pieds dans un hôpital depuis au moins dix ans, j'ai été étonné en sortant de l'ascenseur de voir tous ces malades assis dans une chaise roulante devant la porte de leur chambre. Je savais, par les images de la télévision, que les malades débordent des salles d'urgence jusque dans les couloirs. Mais ici ce n'était pas l'urgence, c'était l'étage des vieillards, des «chroniques», comme on les appelle. Que faisaient-ils dans le couloir? Je n'avais pas le choix, il me fallait passer entre ces deux rangées de vieux et de vieilles vêtus de pyjamas, de robes de chambre ou de ces affreuses tuniques de drap blanc ouvertes dans le dos. J'ai essayé de prendre une allure normale: ne pas marcher trop vite pour ne pas donner l'impression de fuir, faire semblant de chercher le numéro d'une porte pour ne pas donner l'impression d'éviter leur regard. Cela me rappelait certaines rues de Paris ou de Madras bordées de prostituées ou de mendiants, et cette sensation de violer l'intimité des êtres qui ne peuvent survivre qu'en s'offrant aux passants. Mais eux, qu'attendaient-ils de moi?

Je n'avais vu que des jambes, des bras, des cheveux, des bouches..., bref, j'avais réussi à traverser presque tout le couloir sans sombrer dans aucun des regards fixés sur moi, lorsque j'ai été distrait par une paire d'adidas flambant neufs qui pendaient au bout de deux jambes maigres. Qui donc avait offert ces chaussures de sport à quelqu'un qui

était vraisemblablement paralysé? Que ferais-je si un jour je ne pouvais plus jouer au tennis? Cette pensée a sans doute ralenti ma démarche et l'homme aux adidas en a profité pour me demander d'une voix rauque et presque inarticulée: «Comment ça va?» En parlant, il souriait et bougeait la tête de bas en haut comme si chaque syllabe qu'il m'offrait, après l'avoir extirpée de sa poitrine, lui procurait une joie infinie. Quand il a commencé un nouveau mot, j'étais déjà parti. Je n'avais qu'une idée en tête, sortir de ce couloir au plus vite.

C'est ainsi que j'ai poussé la porte entr'ouverte de la première chambre venue et que je suis tombé sur mes deux frères qui se tenaient debout au pied du lit. Je devais avoir l'air passablement agité puisqu'ils sont aussitôt venus vers moi pour me rassurer: «Il dort, tout va bien.» C'est alors que j'ai vu par-dessus leurs épaules un homme que je ne connaissais pas. Je me suis avancé près du lit et je l'ai regardé. Ce n'était pas mon père, c'était un vieillard. Comment avait-il pu vieillir en si peu de temps? Depuis combien de temps étais-je parti, dix ans, vingt ans, trente ans? Pourquoi n'étais-je pas venu le voir plus tôt? Quand j'ai commencé à renifler et à me mordre les lèvres, je suis allé me réfugier dans la salle de bains. Je n'avais pas le droit de pleurer devant mes frères qui, eux, ne l'avaient jamais abandonné, je n'étais pas au cinéma, et puis ne m'étais-je pas déjà acquitté de cette tâche le matin?

Il s'est réveillé au moment où je revenais dans la chambre. Son visage s'est illuminé, il a prononcé mon nom, il m'avait reconnu après tant d'années. Peu à peu nous sommes rentrés dans le temps présent: oui, «mes femmes», comme il les appelait, allaient bien, oui, je travaillais encore sur un film et j'étais content de ma nouvelle voiture. Mon frère aîné rentrait d'un voyage d'affaires en Russie, mon frère cadet venait d'acheter un camp de pêche près de La Tuque, j'irais peut-être en Yougoslavie cet été. Il était heureux de voyager ainsi avec ses fils et nous posait des ques-

tions pour mieux voir ce qu'il avait déjà vu, ce qu'il ne verrait jamais: est-ce qu'il y avait beaucoup de chevaux en Russie, est-ce que la Yougoslavie, c'était loin de l'Afrique, est-ce qu'on faisait encore du bois près de La Tuque? Puis son visage s'est assombri, il ne nous suivait plus, ce n'était plus avec nous qu'il voyageait mais avec cet autre fils qui était mort à l'étranger, mort d'avoir trop voyagé en Afrique et ailleurs.

Il a demandé qu'on relève son lit. Comme j'étais le plus près de la manivelle, je me suis chargé de l'opération pendant que mes frères remplaçaient les oreillers en lui soulevant la tête et les épaules. Évidemment, cette manivelle refusait de m'obéir. Au bout de quelques instants, mon père, un peu exaspéré, m'a demandé ce que je faisais. «Je comprends rien, ça marche pas.» Mon frère cadet, qui a préféré les voitures aux études, est venu à ma rescousse en me taquinant: «C'est beau, l'instruction!» Mon père, croyant que cette remarque m'avait blessé, s'est porté à ma défense: «Chacun son métier.» Craignant à mon tour que cette remarque ne blesse mon frère, j'ai demandé à mon père de raconter cette histoire du marguillier qui s'exclamait justement «C'est beau l'instruction» après que le curé avait résolu un problème très simple dont je ne me souvenais plus, sorte de variante de l'œuf de Colomb. Mon père, qui adore raconter, s'est lancé dans son histoire, mais il en a tellement emmêlé les fils qu'il ne savait plus comment la finir. Il s'épuisait à vouloir sortir de ce labyrinthe, et nous ne pouvions l'aider: j'avais réellement oublié les principaux éléments de cette histoire que mes frères, eux, ne connaissaient pas.

L'arrivée de ma mère et de ma sœur aînée nous a tous libérés de ce foutu marguillier et de son curé. Une infirmière est venue prendre des nouvelles du malade et nous rappeler gentiment qu'il serait préférable qu'il n'y ait pas plus de deux ou trois visiteurs à la fois. Ma mère allait se retrouver avec un beau problème de logistique sur les bras: sept enfants, les conjoints, les petits-enfants, les oncles, les

tantes, les amis. Et si mon père ignorait encore ou refusait d'admettre la gravité de son état, il n'y aurait bientôt aucun doute dans son esprit: seule la mort pouvait réunir tous les êtres qu'il aimait, tous les morceaux de sa vie. Avant que nous sortions de la chambre, il a tenu à nous présenter à l'infirmière. Il souriait, fier de ses enfants, fier d'avoir eu la bonne idée de tout miser sur sa famille. Il était heureux, il savait qu'il ne mourrait pas seul.

En sortant, j'ai vu qu'il y avait un autre ascenseur, ou plutôt un monte-charge, juste à côté de la chambre de mon père. J'ai suggéré à mon frère cadet que nous le prenions: il m'a répondu: «Pour quoi faire?», et sans attendre ma réponse il s'est mis à marcher dans la direction opposée. Tous les malades étaient encore à leur poste. L'homme aux adidas nous guettait et, pour être sûr de ne pas nous rater, il a commencé sa phrase juste avant que nous arrivions à sa hauteur. Mon frère s'est arrêté et j'ai filé jusqu'à l'ascenseur, profitant de quelques infirmières qui circulaient dans le couloir avec des plateaux de nourriture pour échapper à l'attention des autres malades. Je regardais mon frère s'entretenir tout naturellement avec ce vieillard presque aphasique, et je voyais mon père qui aimait parler à tout le monde, même aux inconnus, qui ne pouvait au fond supporter l'idée qu'il y ait sur la terre des gens qui ne se connaissent pas, ne se parlent pas. Vous le laissez dans une ville pendant une heure et il en faisait un village. À sa dernière visite chez moi, il avait réussi en un après-midi à échanger avec les voisins et les marchands de ma rue plus de paroles que je ne l'avais fait en cinq ans. Quand mon frère m'a rejoint devant l'ascenseur, je lui ai demandé ce que le vieux lui avait raconté: «Je sais pas trop, m'a-t-il dit, il est difficile à suivre celui-là.»

À la fin de l'après-midi, mes trois autres sœurs sont arrivées. C'était la première fois qu'on était tous réunis depuis la mort de mon frère. Ma mère voulait absolument que nous mangions à la maison: elle préparerait quelque

chose de rapide, non ça ne la fatiguerait pas, elle était même prête à commander du chinois. Ses enfants autour de sa table, c'était pour elle une façon d'éloigner la mort, et nous l'avons traînée au restaurant. Le repas a vite pris des allures de fête. Après tout, personne n'était mort. Ma mère a adoré ses brochettes de poulet et elle a même bu un peu de vin. Après le cognac, nous nous sommes répartis les heures de veille et j'ai choisi de minuit à quatre. Le soir, je suis allé prendre un verre chez ma sœur qui habite près de la rivière. Je suis rentré à la maison peu de temps avant le retour de ma mère. Elle avait parlé au médecin qui voulait savoir jusqu'où il pouvait, le cas échéant, le maintenir en vie. Elle lui avait répondu ce que mon père lui disait depuis quelques mois déjà: «Après quatre-vingts ans, notre ticket ne devrait plus être bon.»

Ma mère est allée se coucher. J'ai mis deux bûches de bouleau dans la cheminée et j'ai essayé de faire un feu, comme lui, sans avoir recours au petit bois d'allumage. Peine perdue. Après avoir brûlé deux journaux et contemplé les flammes éphémères qui n'avaient pénétré que l'écorce, j'ai tourné en rond. J'allais voir mon père peut-être pour la dernière fois et je n'arrivais pas à penser, à éprouver quoi que ce soit. J'ai finalement ouvert la porte de la petite bibliothèque vitrée dans laquelle mes livres étaient bien en vue, entre l'almanach du peuple et les recettes de Jehane Benoît. J'ai pensé un instant relire quelques pages consacrées à mon père mais cette idée m'est apparue comme quelque chose de monstrueux. S'il y avait eu du feu dans la cheminée, je crois que j'y aurais jeté tous mes livres.

Minuit moins dix. Un faible gémissement parcourt le couloir désert. L'hôpital est sur une colline, c'est sans doute le vent. Je regrette un peu que le petit vieux aux adidas ne soit pas là; il me semble que ce soir je pourrais, moi aussi, essayer de le suivre. À quelques mètres de la chambre de mon père, je pense ceci, qui me remplit de joie: aussi longtemps qu'il vivait, il y avait toujours un écart de quarante

ans entre nous, mais maintenant il s'est arrêté, maintenant je ne peux que me rapprocher de lui.

Il est réveillé. Ma sœur cadette est à son chevet. Il respire difficilement. Elle lui passe la main sur la poitrine et sur le front. Je ne sais pas s'il m'a vu. Il fixe le crucifix sur le mur en face de lui. Ma sœur lui dit que je suis arrivé, il tourne la tête vers moi. Son regard a quelque chose de dur, de fermé. J'ai l'impression qu'il aimerait mieux que je ne sois pas là, que je le dérange. Je sors discrètement dans le couloir. Quelques minutes plus tard, ma sœur vient me rejoindre. «Il était un peu agité, mais ça va mieux, il s'est rendormi.» Il a peur de ne pas mourir complètement. Il lui a demandé: «Es-tu sûre que mes jambes vont mourir?» Il a peur aussi de ne pas nous revoir. «Là-bas, on ne se reconnaîtra pas, on va être trop petit, on va être des anges.» S'il se réveille, dit ma sœur, tu n'as qu'à lui tenir la main, c'est comme un enfant.»

Je suis debout à côté du lit. Je regarde ses pieds qui sont aussi petits que les miens, ses mains beaucoup plus délicates que les miennes, et ses rides qui sont déjà sur mon visage. Comment a-t-il pu survivre en forêt avec de tels pieds, de telles mains? Je m'assois dans le fauteuil, près de la fenêtre qui donne sur les montagnes. Il neige, le printemps est encore loin. J'écoute sa respiration, je le regarde, toujours rien. Je veille mon père qui est couché comme un chien sur le seuil de la mort et je suis incapable de le faire rentrer en moi. Je me lève, je lui prends la main, je me regarde faire, je suis déjà en train de me souvenir de cette scène. Je me rassois. Sur le mur à la tête du lit, il y a un sac rempli d'un liquide qui s'égoutte dans mon père par un petit tuyau en plastique. Cela fait un bruit de ruisseau. Les yeux fermés, je m'abandonne et me retrouve en forêt avec mon père qui me tient par la main. Quand j'ouvre les yeux, je le vois qui me regarde en souriant et me dit: «Écris-tu, là?»